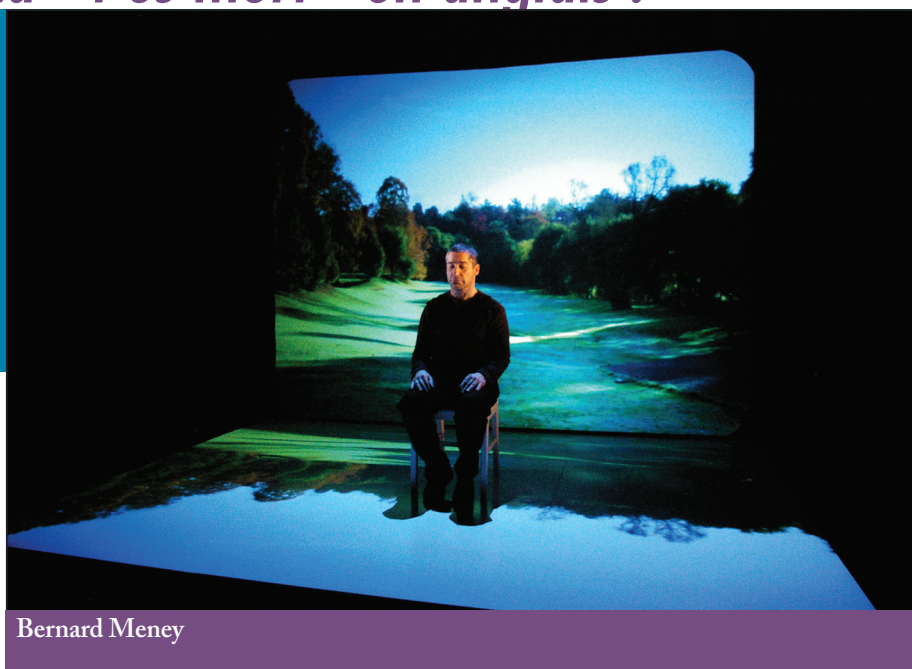


Comment on dit ça « t'es mort » en anglais ?

JOSETTE NOREAU



Bernard Meney

ALLER AU THÉÂTRE, c'est accepter de se rendre à un rendez-vous arrangé. C'est accepter d'être dérangé, déstabilisé et, à la limite, souhaiter l'être. C'est quitter le confort du foyer pour aller vers une ou un inconnu, faire une incursion dans son univers et risquer de s'y perdre dans le but ultime de s'y retrouver ou d'avoir appris à se mieux connaître. Comme pour les rendez-vous arrangés, la curiosité est un élément déterminant et les personnes qui acceptent de s'y rendre le font avec l'espoir plus ou moins avoué d'y trouver l'amour. Les risques de déception sont grands, bien sûr, mais au théâtre comme en amour, il arrive que les planètes se concertent pour nous permettre de vivre des moments de grâce inoubliables. Or, pour que le miracle se produise, les trois planètes que sont le texte, la mise en scène et l'interprétation doivent se mettre mutuellement en valeur sans éclipser l'autre. Le texte, qu'il soit dramatique, historique, comique, exploratoire ou autre, doit être l'axe autour duquel s'articulent les satellites que sont la mise

en scène, l'interprétation, l'éclairage et les arrangements sonores. Tous ces éléments doivent se mettre au service du texte sans chercher à le supplanter et le tout doit tenir en équilibre comme par enchantement, dans l'espace et le temps, pour mieux nous déstabiliser. Véritable tour de prestidigitation !

Or, le jeudi 17 septembre 2009 à la Salle Académique de l'Université d'Ottawa, le miracle s'est produit. Dans le cadre de la biennale Zones Théâtrales, on présentait la pièce *Comment on dit ça « t'es mort » en anglais ?*, une production du Théâtre La Tangente, de Toronto. Le texte percutant et substantiel de Claude Guilmann, l'adaptation théâtrale et la mise en scène exceptionnelles de Louise Naubert, et l'interprétation magistrale de Bernard Meney ont permis aux planètes de s'aligner, au grand bonheur des spectateurs.

Le « Mot de la metteuse en scène » sur le programme de la soirée décrit mieux que je ne saurais le faire l'essentiel de la pièce : « [...] une série de tableaux dans une écriture non

linéaire : courts épisodes de délires, associations mentales à raccourcis, visions apocalyptiques. Dans cette mise en abyme, l'auteur cherche à comprendre l'éclatement familial, la douleur que lui apporte le deuil d'un frère et d'un père qui lui ont été en somme inconnus, et un éclaircissement du rôle qu'il aura tenu dans ce triumvirat. C'est à la fois un combat contre un destin inéluctable et une quête identitaire dans la relation père-fils ».

Pour tout décor, une chaise droite placée devant un écran de projection qui fera office tantôt de tableau noir, tantôt d'écran pour les images qui surgissent de l'inconscient du professeur. Nous assistons à un cours de physique sur la lumière, sujet particulièrement propice aux analogies entre image réelle et virtuelle, puisque la réflexion, la diffusion et la convergence des rayons lumineux faussent notre perception des objets, lesquels ne sont visibles que dans la mesure où ils reflètent des rayons lumineux. Ne sachant pas d'où provient la lumière, nous en arrivons à douter de

notre perception de la réalité. Les objets perçus sont-ils réels ou factices?

Le doute s'installe dans l'esprit du professeur, et dans le nôtre. Avec lui, on s'engage progressivement dans un combat intérieur, à mesure que se précipitent les terreurs diurnes. Les allers-retours s'accroissent et s'intensifient entre les deux lobes du cerveau : le côté gauche, logique, mathématique, rationnel, où s'inscrit le *Chronos*, le passage linéaire du temps, et le côté droit, intuitif, instinctif, axé sur le *Kairos*, une dimension du temps qui ajoute de la profondeur à l'instant. Les secrets de famille, les situations équivoques, le poids du non-dit dans les relations père-fils-frères, les rivalités, les vieux mensonges, la violence sont autant de bombes à retardement qui explosent sous nos yeux.

Le comédien et danseur Bernard Meney porte avec une précision exceptionnelle l'écriture surprenante de Claude Guilmann, guidé par la minutieuse direction d'acteur de Louise Naubert. Grâce à une poignée d'artistes pluridisciplinaires et polyvalents, dont Guillaume Houët aux éclairages, François Dagenais à la direction photo/images, Kevin Friedberg à la programmation vidéo et Claude Naubert aux arrangements sonores, le miracle se produit.

Au théâtre comme dans la vie, les coups de foudre sont rares. *Comment on dit ça «t'es mort» en anglais?* vient s'ajouter à la liste des pièces de théâtre que l'on n'oublie pas et qui laissent des traces indélébiles dans notre imaginaire et dans nos cœurs. ||

Josette Noreau est traductrice-conseil à la section Documents parlementaires du Bureau de la traduction. Auteure-compositrice-interprète, elle a produit et réalisé en novembre 2007 un deuxième album intitulé Variations en femme majeure. Elle a été à deux reprises boursière du Conseil des arts de l'Ontario, programme Chanson et musique, et est membre de l'APCM.

Comment on dit ça «t'es mort» en anglais?

Texte : Claude Guilmann

Adaptation théâtrale et mise en scène : Louise Naubert

Interprétation : Bernard Meney

Scénographie : Claude Guilmann, Louise Naubert

Conception des éclairages : Guillaume Houët-Brisebois

Direction photo, images : François Dagenais

Composition des images : Duncan Appleton, Louise Naubert

Programmeur vidéo : Kevin Friedberg

Montage vidéo : Claude Guilmann, Louise Naubert

Environnement sonore, musique : Claude Naubert

Régie : Éric Charbonneau

Direction de production : Claude Guilmann

Direction technique : Duncan Appleton

Marketing et développement de public : Éloïse Bellemont-Neef



École secondaire catholique Béatrice-Desloges
www.beatrice-desloges.ecolecatholique.ca • 613.820.3391



BÉATRICE-DESLOGES
PARTENAIRE DU MONDE ARTISTIQUE
ET CULTUREL EN ONTARIO FRANÇAIS